

Le roi parle à son peuple

Mon peuple bien-aimé, votre roi, comme vous confiné,
En ces moment cruciaux, a voulu vous parler.
Depuis plusieurs semaines, par un ennemi et sournois et rusé,
Nous sommes attaqués.
Il arrivait dans l'air, invisible, caché,
Usant de mille stratagèmes, rôdant dans nos ruelles,
Sur nos places, et même en mon palais.
Je n'osais pas le croire, bien que d'autres royaumes
Avant nous aient subi ses attaques et en soient infectés.
Naïfs que nous étions, nous croyions que nos hautes murailles
Allaient faire barrage à sa nocivité.
Oui, naïfs nous l'étions.
Et même les savants, et puis les philosophes, les médecins aussi
Dont je prenais conseil nous pensaient à l'abri.
Dès que le premier de nos anciens
Dedans un lazaret ait été positif contrôlé,
De cesse je n'ai eu de prendre soin de vous.
Mon bon peuple, certains, toujours acerbes,
Et prompts à critiquer, disent que, comme bien souvent,
J'ai beaucoup trop tardé. Ne les écoutez pas.
Je sais que par placards, pamphlets et même à l'Agora
Par discours enflammés, ils vous incitent à me destituer.
Non, mon bon peuple. Des dieux j'ai reçu le pouvoir.
Des dieux, je le conserve et le conserverai.
Tout est fermé. Les murailles, les portes par gens armés gardées,
Ne laissent maintenant ni sortir, ni entrer. Sauf par nécessité.

Vous le savez mon peuple, c'est pour vous préserver,
Car de vous j'ai grand soin.
Et j'implore les dieux de tous nous épargner.
Bien que, pour quelque péché que vous auriez commis,
insubordination, voire même impiété,
Nos dieux, voulant nous éprouver,
Nous envoient ce fléau, jusqu'ici inconnu,
Je fais ici le vœu d'obtenir leur pardon.
Ensemble, nous vaincrons ce nouvel ennemi.
Vous savez mon courage et je connais le vôtre.
Armons-nous de patience.
Il en faudra beaucoup.
Des lendemains radieux sont à notre portée.
De notre volonté et de notre courage
Ils en seront le prix.
Je fais appel à vous. Ensemble nous vaincrons.
Vous avez ma confiance. Conservez-moi la vôtre
Et bientôt, hors de notre cité, comme par le passé
Allant nous promener, aux cendres des bûchers
Nous pourrons méditer. Vers les temples de nos dieux vénérés
Nous tournerons nos pas, pour les remercier.

Votre bon roi qui vous garde et vous aime

Oui, notre seigneur, oui, notre bon maître

Oui, notre seigneur, oui, notre bon maître.
Oui, tu nous as parlé. Nous t'avons écouté.
Et nous t'avons compris.
Maintenant, toi, seigneur, tu dois, à ton tour, écouter.
Car nous avons aussi bien des choses à dire.
Longtemps sous le joug, à ton pouvoir soumis,
Nous avons obéi. Nous sommes, cependant,
De ta noble cité, citoyens. Nous aussi.
Mais traités en esclaves, toujours humiliés.
Nos femmes, trop souvent, dans ton lit,
Par ton sperme souillées, voire même engrossées.
D'enfants illégitimes, nous avons hérité.
Tu étais notre roi. Nous devions obéir.
De nos vies même, tu pouvais disposer,
Par le glaive, la corde.
Ou bien, dans tes armées, aux coups de l'ennemi,
Nous étions exposés. Cadavres, de tes champs de bataille,
Pourriture noble, nous devenions,
D'autres moissons, l'engrais.
Oui, notre seigneur, oui, notre bon maître.
Mais désormais, ces temps sont révolus.
D'autres voix sont venues, par placards, par pamphlets,
Et même à l'Agora, par discours enflammées,
Ainsi que tu l'as dit, ont su nous démontrer
Que le pouvoir, enfin, de mains devait changer.
Tu invoques les dieux.
Jusqu'ici, à tes implorations, ils sont demeurés sourds.
Qui peut s'en étonner ?
Car tous nos dieux sont morts et ne peuvent agir,
Et ne peuvent parler.

Le pouvoir est à nous.
Au peuple, désormais, il te faut obéir.
Demain, dès l'aube, tu devras t'en aller,
Tu devras t'exiler. Nous te laissons la vie.
Ta vie, sans ton pouvoir, ne vaut rien.
Qui voudrait de ta vie ? Qui voudrait de ton sang ?
Non, notre ancien seigneur,
Non, non, notre ancien maître,
Non, de ton sang, nos mains ne seront point souillées.
Tu finiras tes jours de l'histoire ignoré.
Oublié en quelque lieu obscur.
Ni soldats, ni valets, ni servantes, ne t'accompagneront.
Sous cette aube plus claire, ils veulent demeurer.
Seul et abandonné, sauf de ton chien fidèle,
tu seras escorté.
Va, point de haine en nos cœurs.
Tabula rasa.
Nous avons recouvré notre dignité d'hommes,
De nos femmes aussi, par simple égalité.
Va. Un peuple libre ta salue.

Ton peuple radieux